

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Marie-Rose GIROUD

Les Sœurs de Saint Maurice à Madagascar

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1990, tome 86, p. 237-255

© Abbaye de Saint-Maurice 2014

Les Sœurs de Saint Maurice à Madagascar

Appelées à vivre le Mystère pascal de Jésus, c'est par la louange, l'amour fraternel et le témoignage apostolique que les Sœurs de Saint Maurice veulent maintenir vivante, jusqu'en terre lointaine, la mémoire des Martyrs.

Depuis près de 40 ans, elles sont présentes à Madagascar. Mais sans doute vaut-il la peine de commencer... par le commencement, et de jeter d'abord un bref regard sur l'histoire, toute « récente », de l'Eglise à Madagascar.

Au milieu du XIX^e siècle, l'Eglise catholique prend pied sur l'Île Rouge

Les premiers missionnaires protestants

La fondation de l'Eglise catholique sur sol malgache ne remonte qu'au siècle dernier. Un premier essai d'évangélisation fut tenté au XVII^e siècle par les Jésuites ainsi que par les Lazaristes mandatés par saint Vincent de Paul, mais d'énormes obstacles rendirent leur tâche impossible. Quand ce n'était pas la malaria qui emportait les missionnaires à peine débarqués, c'était les autorités locales, hostiles à tout ce qui était étranger à leur culture, qui se chargeaient de chasser tous les européens. Pendant plus de 150 ans, l'Île demeura ainsi fermée à l'annonce de l'Evangile.

En 1820, ce furent nos frères protestants qui reprirent les premiers le travail d'évangélisation. Sous le règne de Ranavalona I^{er}, qui instaura un régime de terreur anti-européen et anti-chrétien, des centaines de malgaches protestants périrent par le glaive ou le feu pour ne pas renier leur foi au Christ. En mémoire de cette jeune communauté chrétienne, les protestants traduisirent toute l'Ecriture en langue malgache, et ce fut la première Bible, parue en 1835.

Le témoignage de Victoire Rasoamanarivo

Les missionnaires catholiques cherchèrent eux aussi à pénétrer à Madagascar. Ils se rendirent d'abord dans l'île de la Réunion, y apprirent la langue malgache, et abordèrent dans le pays par les petites îles de la côte. En 1841, ce fut le père Dalmond qui pénétra le premier à Madagascar. Il y prépara, avec des moyens rudimentaires mais une folle persévérance, la venue des futurs missionnaires.

En 1855, la première Eucharistie fut célébrée à Tananarive. Parmi les premières élèves des Sœurs de Saint-Joseph de Cluny qui arrivèrent bientôt dans l'île se trouvait **Victoire Rasoamanarivo**, nièce du premier ministre. En 1863, à l'âge de 15 ans, elle reçut le baptême et voulut vivre l'Évangile dans toute sa radicalité. Une année plus tard, bien que contrainte par sa famille, elle accepta d'épouser le mari que celle-ci lui imposa, à condition toutefois que son mariage soit béni par l'Église. Celle qui avait vécu intensément sa foi dès les débuts de son initiation chrétienne eut à cœur de guider ses frères dans l'intimité de la prière et de les introduire au mystère de l'adoration eucharistique. Malgré les douloureuses épreuves de sa vie de couple, elle respecta son époux, envers et contre tout, et ne remit jamais en cause son engagement, scellé devant Dieu. Solidaire de son peuple, oubliant son rang social privilégié, elle alla à la rencontre des pauvres, des malades, des prisonniers, et devint un témoin rayonnant de l'amour de Dieu pour les plus démunis.

En 1883, tous les missionnaires étrangers furent chassés de Madagascar. Durant les années difficiles qui suivirent, c'est Victoire qui soutint la foi de la jeune Église, instruisant les catéchumènes et les préparant au baptême. Quand les missionnaires purent retourner dans l'île, ils y trouvèrent des communautés chrétiennes nombreuses et très vivantes. Victoire Rasoamanarivo fut bien vite admirée pour sa vie de laïque engagée, son formidable élan missionnaire ainsi que sa capacité d'harmoniser l'héritage de sa culture malgache avec les lumières apportées par l'Évangile. C'est tout cela que le peuple malgache célébra lors de sa béatification, le 30 avril 1989, à Tananarive, à l'occasion de la visite dans l'île du Pape Jean-Paul II.

Protestants et catholiques, main dans la main

Une Église qui a ses martyrs et ses laïcs engagés ne peut que croître et s'affermir. Le grain tombé en terre depuis si longtemps commença à germer à Madagascar. La région des Hauts-Plateaux s'ouvrit de plus en plus à la

Bonne Nouvelle. Catholiques et protestants, animés de la même foi et du même zèle missionnaire, y construisirent, dans les villes et les villages, presque simultanément, une église et un temple. Mais dans ce pays en grande majorité animiste ou musulman, rien ne ressemble plus à une église catholique qu'un temple protestant, et le peuple ne se soucie guère d'éventuelles tensions confessionnelles du genre de celles vécues en Europe. Les vrais problèmes sont ailleurs...

En 1986, des rassemblements œcuméniques permirent aux chrétiens, à travers toute l'Ile, de célébrer le grand événement que fut la traduction malgache de la Bible. L'édition catholique, parue en 1930, avait besoin d'être retravaillée et améliorée, de même l'édition protestante. C'est pourquoi dès 1964, un groupe œcuménique s'était attelé à la publication d'une version commune. Il fut confronté à la délicate question du choix des termes et du vocabulaire qui respecte et le texte révélé original, et les nuances de la langue malgache, et les traditions et sensibilités théologiques de chaque Eglise. En 1988 pourtant, nous pûmes nous réjouir d'un premier fruit de cette collaboration : la parution du texte des quatre Evangiles.

L'Eglise catholique est actuellement composée à Madagascar de **dix-sept diocèses**. Les évêques, préoccupés par la grave crise économique, politique et sociale qui règne dans leur pays, ont publié en 1987 une lettre pastorale consacrée au « Redressement de la Nation ». Ils y analysent avec une grande lucidité les ombres et lumières existantes et appellent toutes les couches de la population, du plus haut fonctionnaire à l'ouvrier agricole, à une conversion profonde et radicale afin qu'un jour la justice et le partage permettent à chaque malgache de vivre décemment.

Eglise et développement

Trois Sœurs ont participé cet été à une session intitulée « Eglise et développement » animée par un Père du centre CESAO du Burkina Faso. Les participants venaient d'horizons divers (laïcs engagés, pères et mères de famille, religieux et religieuses, prêtres malgaches et étrangers...).

Dans un premier temps, nous avons pris une conscience renouvelée des documents de l'Eglise universelle, de l'Eglise du SCEAM et de l'Eglise locale malgache. Quelle abondance de documents touchant aux questions socio-pastorales ! Cette remise en mémoire nous a permis de mieux percevoir l'urgence d'une prise en compte du développement de toute la personne humaine, afin que l'Evangile soit annoncé dans toutes ses dimensions.

Autre question délicate débattue durant cette session : pourquoi le développement est-il à ce point « malade » et l'action des chrétiens reste-t-elle souvent limitée aux individus, sans avoir de véritable impact sur l'ensemble de la société ? La réponse à cette question est sans doute complexe. A l'absence d'une véritable solidarité s'ajoutent une injustice et une corruption généralisée, pratiquement « légalisée », un matérialisme extrême vécu dans certaines couches sociales favorisées et qui explique l'enrichissement de certains et l'appauvrissement toujours plus alarmant de la plupart des petites gens, etc.

D'une telle rencontre, nous avons conclu à l'importance de nous retrouver pour réfléchir sur le sens de notre action, mieux connaître et nous inspirer de l'enseignement social de l'Eglise et aussi tisser des liens d'amitié et de solidarité. Une évangélisation qui ne s'accompagnerait pas d'un engagement total, dans le souffle de l'Esprit, à plus de partage et de justice, serait-elle vraiment crédible ?

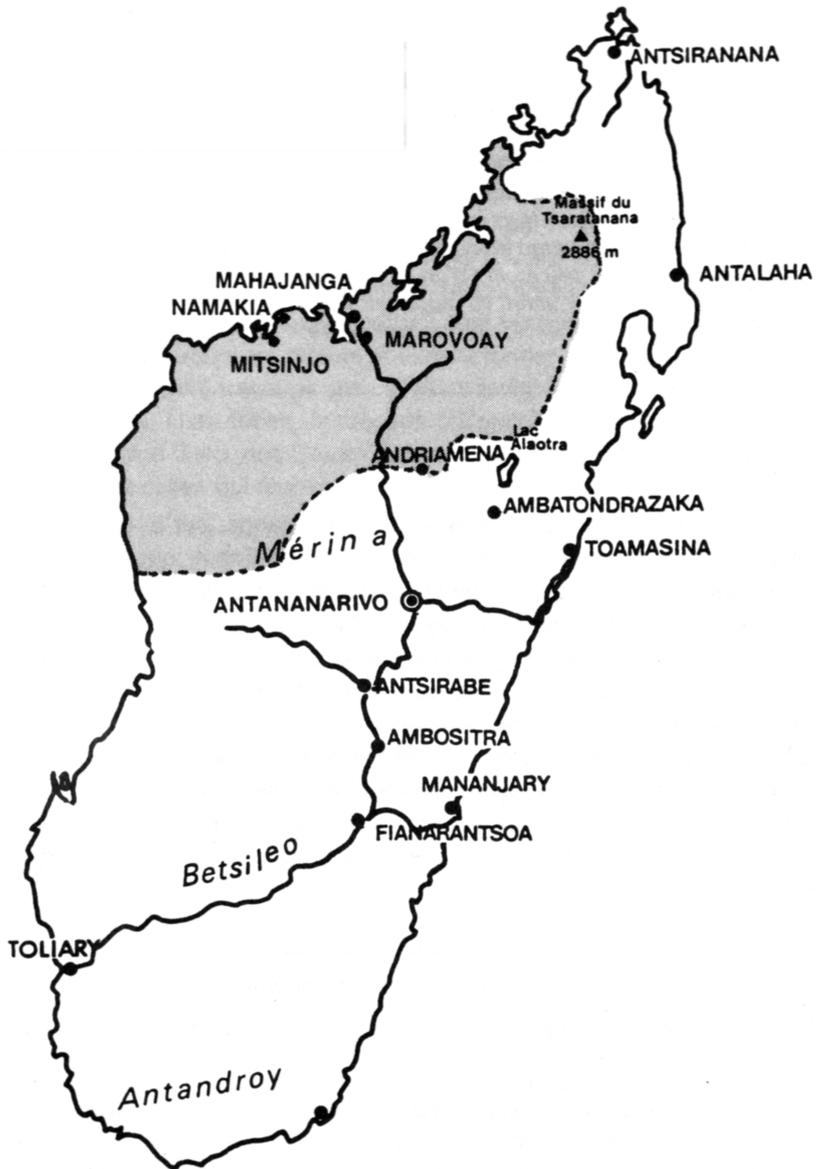
Sr Christine Pannatier, Mitsinjo

Les Sœurs de Saint Maurice... dans l'océan Indien

C'est au cœur de cette Eglise et au milieu de ce peuple malgache que les Sœurs de Saint Maurice ont été appelées à manifester le mystère de Jésus, mort et ressuscité pour chacun de nous, espérance des nations. De nombreux événements jalonnent l'aventure missionnaire de ces quelque 40 ans de présence à Madagascar. Cet article nous permet de faire mémoire des faits les plus marquants... et de rejoindre un présent chargé de promesses. Voyons plutôt !

1951-1970: le temps des semailles

Répondant à l'appel missionnaire lancé par le pape Pie XII, la Congrégation envoya trois Sœurs collaborer à l'évangélisation de Madagascar, la grande « Ile Rouge » de l'océan Indien.



*La province de Mahajanga, au nord,
et les 4 « postes » des Sœurs.*

Sœur Canisia Gobelet nous livre quelques souvenirs
de ce premier voyage

«Sr Myriam, Sr Maurice et moi-même avons quitté Vérollez en la fête de saint Pierre et saint Paul, le 29 juin 1951, pour gagner tout d'abord Marseille, où nous avons embarqué le 1^{er} juillet sur un vieux cargo, " La Ville de Strasbourg ", qui faisait son dernier voyage ! La traversée fut calme sur la Méditerranée, jusqu'au Cap de " Guardafui " qui débouche sur l'océan Indien. C'est là que nous avons été prises en pleine mousson, " brassées " par le tango et le roulis à en perdre le souffle, par une chaleur d'enfer. Après un peu moins d'un mois de voyage, le 25 juillet, au lever du soleil, nous avons enfin vu apparaître le clocher de la cathédrale de Mahajanga, émergeant d'un bosquet de verdure étincelant sous le soleil des Tropiques ».

Les débuts à Namakia...

Le 25 juillet 1951, elles débarquèrent à Mahajanga, sur la côte nord-ouest et y furent accueillies par les Sœurs du Saint-Esprit, qui œuvraient déjà dans les missions de cet immense diocèse. La ville de Mandritsara, à 600 kilomètres à l'intérieur du pays, attendait avec impatience l'arrivée des Sœurs pour ouvrir l'école de la Mission. Avant même de rejoindre ce poste, des difficultés surgirent ; Madagascar vivant à cette époque sous le régime colonial français, les diplômes suisses n'étaient pas reconnus. Après maintes démarches, nos Sœurs furent tout de même autorisées à enseigner dans un établissement privé. Les responsables du diocèse les dirigèrent vers l'ouest, à 80 kilomètres de Mahajanga, dans le village de **Namakia**, construit « artificiellement » pour abriter les ouvriers d'une grande usine de sucre dirigée par une compagnie française.

Sœur Canisia s'en souvient...

« Appelées d'abord par les Pères de la Mission de Mandritsara pour ouvrir des écoles, nous fûmes avisées au dernier moment que, pour enseigner à Madagascar, il fallait être en possession d'un diplôme français. Ce n'était évidemment pas le cas, et il était donc inutile d'envisager ce poste. Mais le Père Carrard, fribourgeois, se trouvait alors en congé en Suisse. Ayant appris nos ennuis, il s'informa auprès de la Compagnie de sucre marseillaise implanté à Madagascar. Cette Compagnie privée, dont la grande usine se situait à Namakia, là même où se trouvait la mission du Père Carrard, ne fit aucune difficulté pour reconnaître nos diplômes... et au lieu

d'aller à Mandritsara, c'est à Namakia que nous sommes arrivées, le 31 juillet, à la grande surprise et joie des habitants de ce village, surtout des indigènes ».

On y trouvait le quartier des Européens, celui des Créoles et celui des Malgaches. C'est dans ce contexte très particulier que nos premières Sœurs firent l'apprentissage de la vie missionnaire, deux travaillant à l'école, la troisième à l'hôpital. Envoyées auprès des plus pauvres, des petites gens, elles surent garder leur maison et leurs cœurs ouverts aux multiples formes de misère, de souffrance et de solitude rencontrées. L'une des causes principales des maux dont le pays souffrait était (et demeure) le manque de formation. C'est pourquoi les Sœurs voulurent former un personnel qualifié. Des jeunes se mirent à travailler avec elles et devinrent infirmières, laborantines, catéchistes, institutrices, brodeuses... Comme autrefois en Valais au temps du chanoine Gard, nos Sœurs eurent à cœur de donner un métier, un avenir à ceux et celles qui leur étaient confiés.

Si Namakia était un village privilégié à cause de la proximité et des avantages fournis par la compagnie sucrière, il était aussi la porte qui ouvrait sur l'ouest malgache : une immense savane de 16 000 kilomètres carrés, parsemée de lataniers. C'était le **Royaume Sakalava**, peuple à l'histoire, aux coutumes et à la religion fidèlement conservées et qui, depuis toujours, avait lutté pour garder son indépendance et son identité culturelle. S'étant fermé sur lui-même, il était demeuré étranger à toute influence extérieure et à tout projet de développement. Le « **Tromba** » y subsistait, et y subsiste encore de nos jours, comme une réalité vivante et profonde.

Qu'est-ce que le « Tromba » ?

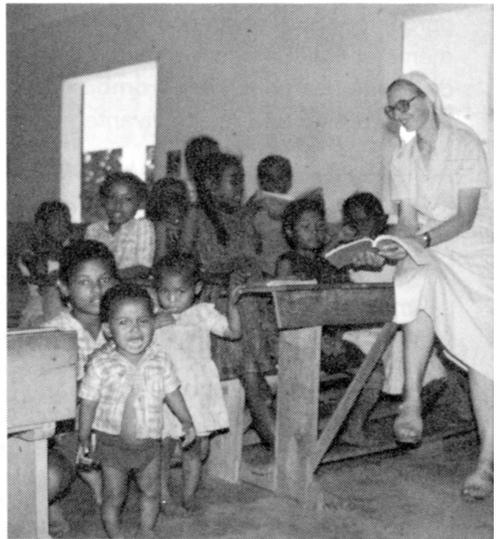
Selon cette croyance, les esprits des ancêtres ayant joué un rôle important dans la vie de l'ethnie continuent à communiquer avec leurs descendants pour les guider, les préserver des malheurs et, au besoin, les punir quand ils s'éloignent des coutumes ancestrales. Mais le « Tromba » est aussi une pratique, avec ses maîtres de cérémonie, ses symboles particuliers (étouffe écarlate, eau lustrale, pièce

d'argent, encens, instrument de musique...), ses invocations rituelles, ses interdits, ses lieux de culte, ses célébrations à des dates propices, etc. Les implications d'une telle pratique sont nombreuses et touchent aussi bien la vie individuelle que sociale, dans des domaines aussi divers que la santé, l'accès à la guerre, l'amour ou la politique.

A Mitsinjo et auprès des lépreux de Tsiamboho...

Dès 1951 donc, cet univers Sakalava devint le nouveau champ d'apostolat des Sœurs de Saint Maurice. Trois ans plus tard, en 1954, la Congrégation envoya trois nouvelles Sœurs à Madagascar et ouvrit un deuxième poste, dans le village de **Mitsinjo**, situé à environ 17 kilomètres de Namakia. Il fallut alors construire la maison des Sœurs, l'école... et en même temps accueillir certains enfants dans des bâtiments de fortune pour qu'enfin la première école de la région puisse être ouverte.

A l'exception de quelques rares chrétiens, fonctionnaires français pour la plupart, toute la population était de religion animiste ou musulmane. C'est dire qu'une mission de première évangélisation s'offrit à nos Sœurs. Elles se mirent aussitôt à étudier la langue et les coutumes du pays... et un long travail d'« approvisionnement » commença. A travers l'école, le soin aux malades et la promotion féminine, elles se sentirent rapidement très proches de la population. Des liens d'amitié et de confiance se créèrent, et l'on apprit mutuellement à se comprendre et à se respecter. Peu à peu, tout un mouvement d'entraide et de solidarité anima le cœur des jeunes «Ibalita», les mouvements



Avec les lépreux de Tsiamboho ...et des enfants, en classe

d'Apostolat des enfants. Ceux-ci, aidés par une Sœur, y réfléchissaient sur leur vie, notant dans un cahier, au moyen de nombreux dessins, les actions menées ensemble. De cette petite expérience de brousse naquit la revue des enfants de l'île qui prit le nom de l'équipe de Mitsinjo, « Ibalita ».

Le petit village de **Tsiamboho**, situé au bord d'un magnifique lac, marqua aussi profondément la vie missionnaire de Mitsinjo. C'est là que vivaient les lépreux, à l'écart de toute vie sociale. Dès les débuts, ce coin de brousse fut un lieu privilégié pour les Pères et les Sœurs missionnaires. Chacune de nous y a vécu d'intenses moments de communion, de prière, d'amitié et de solidarité avec Mila, l'aveugle, Michel, le catéchiste, et tous les autres lépreux, boîteux, manchots... ces « petits » aimés du Seigneur.

Après plusieurs années de lentes semailles, des parents sakalavas envoyèrent leurs enfants à l'école et reçurent eux-mêmes un enseignement chrétien. Certains demandèrent à être baptisés, à participer à l'Eucharistie, mais leur vie sacramentelle s'arrêta souvent là. Il était encore très difficile pour eux d'accepter certaines exigences de vie chrétienne, tout particulièrement celles liées au mariage. Mais l'Esprit était là, qui les habitait et préparait leurs cœurs à accueillir un jour, à l'heure de Dieu, la plénitude du Salut apporté par Jésus Christ. Car au cœur de cette région encore esclave de nombreux « esprits », la Présence eucharistique rayonnait, discrète mais bien réelle. C'est là, devant leur Seigneur et Sauveur, que les Sœurs louaient le Père pour ses merveilles, lui présentaient les peines, les joies et l'espérance du peuple malgache et du monde entier; c'est là que la ferveur et l'amour de leur apostolat pouvaient s'ouvrir à la tendresse et à la consolation de Dieu.

Un troisième poste, dans la ville de Marovoay

L'élan missionnaire de nos premières Sœurs ne tarda pas à susciter en Europe de nouvelles vocations. En 1959, la Congrégation envoya à nouveau des Sœurs et put ainsi assumer un troisième poste, à **Marovoay**, grande ville située à l'est de Mahajanga. Ses habitants, provenant de toutes les parties de l'île, venaient y cultiver le riz, gagner un peu d'argent dans l'espoir de regagner un jour le pays de leurs ancêtres. Quand les Sœurs arrivèrent à Marovoay, elles y trouvèrent déjà de nombreux baptisés puisque la mission y avait été fondée au début du siècle déjà... et que nous ne faisons que prendre la relève d'une Communauté de La Réunion qui s'était vue contrainte d'abandonner l'école, faute de personnel. Les bâtiments étaient

donc là, les structures aussi : il n'y eut qu'à se mettre au travail ! Nous étions alors à la veille de l'Indépendance et la population vivait relativement heureuse. Le calme régnait partout et Madagascar offrait un accueil chaleureux aux étrangers.

Pour le diocèse de Mahajanga, ces années 1960-1970 resteront comme celles de la grande aventure des « missionnaires laïcs ». De jeunes Suisses vinrent nombreux travailler dans nos missions. Partout, on embauchait : pour les constructions, les écoles, les dispensaires, les projets de développement ruraux, etc. Marovoay, durant de longues années, bénéficia de la générosité de ces jeunes chrétiens. Ils œuvrèrent aux côtés des Sœurs, principalement dans l'enseignement. C'est que plus de 700 élèves gravissaient alors chaque jour la colline de la Mission pour se rendre à l'école primaire, secondaire ou même ménagère. Parallèlement à l'école, les Sœurs s'occupaient d'un internat d'enfants et de jeunes filles venus de la brousse environnante, et prolongeaient ainsi l'œuvre inaugurée à l'Orphelinat de Vérollez par le chanoine Gard.

Pendant une dizaine d'années, la mission de Marovoay déborda d'activités. En plus de l'éducation, les Sœurs participèrent activement aux mouvements d'Action catholique, accueillirent et soignèrent les pauvres et les miséreux. Chacune, à la suite des Martyrs, donna toutes ses forces, tout son être au service du Seigneur et de ses frères.

1970-1979: les retombées de l'Indépendance

L'époque des doutes et des tâtonnements

L'Indépendance fut proclamée en juillet 1958 et la Constitution de la République malgache adoptée en 1960.

Sœur Canisia se souvient...

« La grande joie de l'Indépendance, l'euphorie d'être libres chez soi et non plus exploités par la France... fut de courte durée. Le pays n'était pas en mesure de se prendre en mains, par manque de formation et de cadres compétents, aptes à assumer la responsabilité d'un si vaste territoire. Les

Français regagnaient peu à peu la France et tous les chefs de districts et de provinces étaient remplacés par des Malgaches. Ce fut vite l'apparition de la corruption. Les nouveaux venus au pouvoir s'empressaient les poches, s'achetaient des maisons secondaires en France car beaucoup avaient déjà sollicité la citoyenneté française. Les « petites gens » de la brousse se voyaient quant à eux exploités de plus en plus, et manquaient du strict nécessaire, au point de soupirer souvent après l'ancien régime français ».

A Madagascar, les temps devinrent alors difficiles pour tous. L'enthousiasme suscité par l'Indépendance et la décolonisation ne tarda pas à faire place aux interrogations et aux doutes quant à l'avenir du pays. Pour survivre, il fallait « réussir », quitte à passer maître en matière de corruption et d'injustice. Chez les missionnaires aussi, la fougue des débuts dut faire place à la persévérance. Il fallait tenir le coup, malgré certaines structures, lourdes et vieillissantes. Le Concile Vatican II achevé, l'Eglise avait à cœur de se « mettre à jour » et d'en appliquer les directives. On le voit : des changements s'imposaient à tous les niveaux...

Le pays et l'Eglise avaient-ils encore un visage trop « occidental » ? Le fait est qu'en 1972, la « malgachisation » remit en cause tout le système scolaire hérité de la France. Nos écoles, déjà en situation financière très précaire, furent confiées à des directeurs et maîtres malgaches. Plusieurs Sœurs enseignantes, privées de leurs classes, choisirent alors de rentrer en Suisse et d'y reprendre leur activité. Le poste de Namakia fut fermé. Ces douloureux événements creusèrent dans le cœur des sept Sœurs de Saint Maurice demeurées sur l'île une certaine pauvreté et humilité : « Les écoles périssent, les internats se vident ! Seigneur, qu'attends-tu de nous ? »

L'aube d'un renouveau

En 1975, le Synode national fut le point de départ, prudent certes, mais irréversible, d'un véritable **renouveau**.

Il coïncida avec la période durant laquelle, avec nos Sœurs de Suisse, nous renouvelions nos **Constitutions** et cherchions à approfondir notre charisme de Sœurs de Saint Maurice. Tout en maintenant une forte présence en brousse (catéchèse, promotion féminine, soins aux malades et aux lépreux), nous optons pour des activités apostoliques moins « extérieures », veillant à consacrer plus de temps à la prière, à mettre sur pied retraites et sessions

nous permettant de mieux vivre et d'approfondir la foi de notre baptême, à insister sur la formation des catéchistes. Les contacts personnels avec la population indigène nous invitèrent à simplifier davantage encore notre style de vie.

L'ancien catéchisme « questions-réponses » fut abandonné, et dans notre secteur s'élabora un programme de formation plus biblique et mieux adapté aux divers âges des enfants. L'énorme travail de réflexion, de composition et d'édition des **nouveaux carnets de catéchisme** se fit à Marovoay, avec la collaboration des Pères et Sœurs du secteur, dont ceux de Mitsinjo et Namakia. Ces programmes sont encore aujourd'hui à la base de la catéchèse enseignée dans le diocèse.

A côté de ces activités, les Sœurs infirmières continuèrent à soigner les malades, de plus en plus nombreux vu l'appauvrissement du pays, et firent face de leur mieux à la pénurie, croissante elle aussi, de médicaments.

Le premier évêque malgache et son souci des vocations

En 1978, notre diocèse de Mahajanga accueille son premier évêque malgache, Mgr Armand Razafindratandra, originaire de la capitale Tananarive. Il prit rapidement son bâton de pèlerin et, inlassablement, année après année, parcourut en tous sens les 100 000 kilomètres carrés de son immense diocèse. Il découvrit alors les particularités de ses régions côtières, grandes étendues très peu peuplées et peu évangélisées (65 000 catholiques pour une population de 800 000 habitants).

Dès son arrivée, l'une de ses priorités fut **la pastorale des vocations**. Le bouleversement vécu en 1972 avait rendu les Congrégations hésitantes: fallait-il, dans un tel contexte, avec la menace constante d'une possible expulsion du pays, continuer à accueillir les jeunes souhaitant entrer dans la vie religieuse? Mgr Armand (comme on l'appelle plus communément) insista alors sur les divers charismes offerts par les nombreuses Communautés présentes dans l'île et veilla à promouvoir cette diversité à l'intérieur de son diocèse.

C'est encouragée par ses paroles et son témoignage que notre Congrégation osa alors accueillir deux jeunes filles de Marovoay venues frapper à sa porte. Nous étions en 1979. Un nouveau champ d'apostolat s'ouvrit alors pour nous : accompagner et soutenir les jeunes filles malgaches désirant suivre le Christ dans la vie religieuse au sein de notre Communauté.

Dès 1979: naissance et croissance de nos Communautés malgaches

C'est Mitsinjo, le poste de brousse situé au cœur d'un monde païen, à quelque 80 kilomètres de Mahajanga, qui fut choisi en 1979 comme lieu de formation de nos futures Sœurs malgaches. Les jeunes, venant en majorité de milieux ruraux, y seraient moins dépaysées, déracinées, porteraient elles-mêmes le souci missionnaire d'aider et d'annoncer Jésus-Christ à leurs frères sakalavas... tout en expérimentant profondément le « quitte ton pays et la maison de tes pères » d'Abraham.

Comment se déroulent ces années de formation à la vie religieuse ?

Les jeunes franchissent différentes étapes avant de s'engager dans la vie religieuse.

• *La première étape de leur formation est l'aspirantat.*

Accueillies dans la Communauté, elles s'initient peu à peu à leur nouvelle vie, où la prière, la vie fraternelle et le travail apostolique tiennent une place de choix. Elles y apprennent à se connaître elles-mêmes, mais surtout à se respecter et à s'accepter différentes (l'île compte 16 tribus aux coutumes, traditions et langues très différentes). Durant ce temps réservé à compléter leur formation humaine, intellectuelle et chrétienne, elles participent aussi aux activités de la mission, principalement à la catéchèse et à l'animation de divers mouvements d'apostolat. Ce temps d'aspirantat se déroule généralement sur une année, mais peut être prolongé selon les besoins.

• *Les aspirantes vivent ensuite leur entrée au **Postulat**, où, dans le dialogue et la prière, peut véritablement se discerner l'authenticité de l'appel du Christ. Le postulat est lui aussi de durée variable (de 6 mois à 2 ans, au maximum).*

• *La dernière étape est le **Noviciat**, qui dure 2 ans.*

En 1982, notre Noviciat s'ouvrit avec la première Sœur novice. Elle partagea bientôt sa formation avec deux autres postulantes, et, en 1984, prononça ses vœux temporaires. Toute la communauté chrétienne, ainsi que la reine Sakalava et ses suivantes, ont participé à cette Profession religieuse. Après l'Eucharistie, avec ses chants qui « entraînent » toute l'assemblée, le village se rassembla dans la cour de la Mission pour partager un repas fraternel. « Izay iray vatsy iray aina: ceux qui ont la même nourriture partagent la même vie », dit



La cueillette du riz

un proverbe malgache. Cette première Sœur à avoir été formée dans son pays vient de s'engager définitivement au service du Seigneur dans notre Communauté,

puisque'elle a prononcé ses vœux définitifs ce 21 septembre 1990, au cœur des célébrations qui ont marqué, chez nous aussi, l'année du Jubilé.

Dans le diocèse, la pastorale des vocations ne tarda pas à porter ses fruits. Chaque Congrégation, devant le nombre des demandes d'entrée, ouvrit un noviciat, et une Communauté autochtone vit même le jour, fondée par Mgr Armand.

Dès 1984 nous invitâmes les autres noviciats de brousse à se joindre à nous, à Mitsinjo, pour la retraite annuelle. Ce fut la création de **l'inter-noviciat diocésain**, déplacé par la suite dans la capitale provinciale, Mahajanga.

Cette même année, notre Congrégation envisagea la construction d'une **maison de formation** dans cette ville. Notre désir était, là aussi, de ne pas couper les jeunes de leurs racines paysannes. Nous eûmes la chance de trouver un terrain adapté dans la banlieue, au cœur d'un monde de cultivateurs. Il se situait à une centaine de mètres du quartier Sakalava et du

«doany», l'un des plus importants « lieu de culte » de l'Ile, ce qui nous apparut comme un appel discret à témoigner, par notre vie et notre présence, de notre foi au Dieu unique révélé en Jésus Christ. En 1987, les travaux de construction terminés, notre noviciat put prendre possession de ses nouveaux locaux. La maison de Mahajanga devint aussi maison-régionale, et constitua depuis lors le centre de « retrouvailles » et de rassemblement de nos quatre communautés.

Notre service fraternel aujourd'hui

Si beaucoup de choses ont changé depuis l'arrivée des premières Sœurs missionnaires, les activités apostoliques sont demeurées les mêmes. Nous pouvons les récapituler ainsi.

L'éducation et la formation des jeunes

Notre principale mission est une **mission d'éducation**. « Partout où nous nous trouvons, disent nos Constitutions, valables aussi bien en Suisse qu'à



Madagascar, nous mettons au premier plan de nos préoccupations l'éducation de la foi ». Presque chaque Sœur assure quelques heures de **catéchèse** dans les quartiers où nous habitons, en brousse ou dans l'une ou l'autre de nos écoles. Dans nos **établissements primaires**, six Sœurs malgaches enseignent aujourd'hui à plein temps et deux donnent quelques cours de couture. Leur souhait est de favoriser le développement global des enfants, dans une perspective de foi et de liberté. La collaboration avec de nombreux maîtres laïcs est l'occasion de stimuler et de soutenir en eux un certain sens de justice, de don de soi et d'équité professionnelle, valeurs dont le pays a si fortement besoin.

L'attention aux malades et aux plus démunis

L'autre grand service apostolique s'exerce auprès des membres souffrants du Corps du Christ. A Namakia, une **Sœur infirmière** accueille les malades, les soigne et leur donne quelques notions d'hygiène élémentaire. A Mahajanga, une autre Sœur participe à l'effort **d'éducation nutritionnelle des bébés** donnée aux mamans d'un quartier pauvre. Plusieurs Sœurs se rendent chaque mois à Tsiamboho, le village des **lépreux**. Elles y rencontrent ces malades tenus à l'écart de la société, les écoutent, distribuent vivres et médicaments, selon les besoins. Un travail identique se fait à l'hospice des **personnes âgées** de Marovoay.

Des lieux d'accueil et de fraternité

Chacune de nos quatre communautés, Mahajanga, Marovoay, Mitsinjo et Namakia, est aussi un lieu d'accueil et d'hospitalité, pour ceux et celles qui arrivent de brousse, pour des missionnaires de passage, mais aussi pour tous les pauvres qui viennent y chercher secours et refuge.

La formation et l'accompagnement de nos jeunes Sœurs

A Mitsinjo et à Mahajanga, plusieurs Sœurs se consacrent aujourd'hui entièrement à la formation et à l'accompagnement des jeunes Sœurs malgaches. Nous l'avons déjà mentionné, la première Sœur à prononcer ses

vœux définitifs dans la Communauté l'a fait en cette «Année Saint Maurice», le 21 septembre. Onze autres Sœurs sont en vœux temporaires, et beaucoup de plus jeunes vivent actuellement leurs années de noviciat, de postulat ou d'aspirantat.



*Juillet 1990 : la communauté des Sœurs de Saint Maurice
(sans les aspirantes)*

Oui, l'Eglise, et notre Communauté avec elle, creuse de solides racines dans cette riche terre de l'océan Indien. Que sera-t-elle demain dans notre vieille Europe à bout de souffle, dans la très jeune Madagascar qui cherche à sortir de sa pauvreté et de sa misère ? Si, comme l'affirme notre pape Jean-Paul II, seule une nouvelle et persévérante évangélisation peut nous sauver d'une totale décadence ou du désespoir de l'endettement et de l'injustice, la réponse est avant tout entre les mains des jeunes.

C'est donc avec quelques lignes de l'une de nos Sœurs que nous concluons. Il traverse les continents et nous rejoint, chargé du souffle et de l'espérance de l'Eglise de Madagascar. Il nous partage, en toute simplicité, ce que signifie pour une jeune malgache devenir Sœur... de Saint Maurice.

« En cette Année Saint Maurice, je voudrais vous dire comment j'ai entendu l'appel de Dieu et comment je suis devenue Sœur de Saint Maurice.

A cause de leur travail, mes parents ont été affectés dans plusieurs régions de la province de Mahajanga. Lorsque j'avais 6 ans, nous vivions à Maintirano. Des Sœurs canadiennes tenaient l'école de la Mission. Il y avait une Sœur que j'aimais beaucoup, et chaque dimanche, en sortant de la messe, elle m'emmenait chez elle pour jouer. Un jour, elle m'a demandé si je ne voulais pas être comme elle, et j'ai répondu " oui ". Elle a ajouté: " Tu dois être sage, et étudier le catéchisme ".

A la première communion de ma sœur aînée, j'ai pleuré parce que j'étais encore trop petite pour apprendre le catéchisme.

Deux ans plus tard, nous sommes affectés à Mitsinjo. Là, j'étais à l'école chez les Sœurs de Saint Maurice et j'ai fait ma première communion. Le matin, quand ce n'était pas mon tour de préparer le déjeuner, j'allais à la messe. En voyant les Sœurs toujours fidèles à ce rendez-vous, je me suis dit: „Si je devenais religieuse, je recevrais tous les jours l'Eucharistie!"

Adolescente, j'allais balayer l'église avec beaucoup de joie et d'amour; quelque chose grandissait en moi. Dans les mouvements de jeunes chrétiens, on s'entraidait beaucoup.

Mes parents viennent de familles encore païennes. Ils ont été catéchisés et baptisés adultes. Souvent, papa réunissait notre famille, une douzaine de personnes, pour nous raconter de longues histoires. C'est lui qui nous a appris à chanter, nous a donné des conseils. J'aimais beaucoup ces veillées, et avant de dormir, nous priions ensemble.

J'aimais aussi avoir des contacts avec les Sœurs et regarder leur travail. Elles priaient, se donnaient entièrement au service des malades, des pauvres, surtout des lépreux, ceux que la société ou leur famille rejettent. J'ai découvert à travers leur gestes l'Amour de Dieu pour tous ses enfants, et en même temps j'ai senti un appel à aller vers mes frères les plus pauvres avec ce même amour.

Comme tous les jeunes, j'aimais la fête, la danse, le cinéma, le football, mais tout cela ne remplissait pas mon cœur. Au cours d'une liturgie d'ordination, en 1983, la voix du Seigneur s'est faite pressante et j'ai décidé de rentrer dans la Communauté des Sœurs de Saint Maurice.

J'ai parlé aussitôt à la responsable de la Communauté, ensuite à mes parents. Tous m'ont conseillé de terminer mes études, mais je ne pouvais plus attendre, car l'appel était trop fort et trop clair. A 18 ans, j'ai donc quitté ma famille, mes études et je suis rentrée chez les Sœurs. Là, j'ai cheminé comme le Seigneur me l'a permis.

Le noviciat a été un temps fort de grâce et d'intériorisation qui m'a appris que c'est chaque jour, tout au long de la journée, que je dois répondre à cet appel à travers la prière, la vie personnelle et la vie fraternelle.

En 1988, j'ai fait ma première profession, et depuis je suis ici à Marovoay, où j'enseigne dans une classe maternelle de 43 élèves. Je suis heureuse de vivre ma vie de Sœur de Saint Maurice là où je suis, dans la Communauté et avec les élèves. Et "je bénis le Père de toute sainteté et de toute vocation. Dans sa miséricorde, il m'a rendue digne de prendre part, à la suite des Martyrs et au milieu du Peuple de Dieu, à l'Heure de Jésus ". »

(Constitutions des Sœurs de Saint Maurice).

Sr Marie-Pauline, Marovoay

Sr Marie-Rose Giroud
Mahajanga, Madagascar